

—Et il se nomme ?...

—François Muller."

Joséphine partit d'un grand éclat de rire et retomba sur son fauteuil sans pouvoir mettre un terme à ce bruyant témoignage d'hilarité.

"François Muller ! répéta-t-elle quand il lui fut possible de parler ! François Muller ! oh ! la bonne, la délicieuse plaisanterie, mon frère, et que je vous sais gré d'être venu m'éveiller avec des idées aussi facétieuses ! François Muller le mendiant ! François Muller le protégé de monsieur Delloye.

—Oui, François, l'ami du docteur et le mien ! oui, François, non point le mendiant, comme vous dites, mais François l'associé d'une riche et célèbre maison de banque ; François l'homme probe et intelligent qui a su s'élever à une position brillante et se faire une riche fortune.

—Voyez-vous, continua Joséphine sans écouter son frère, sans prendre garde au mécontentement qu'exprimait son visage, voyez-vous avec quel empressement la marquise ma marraine et Marie ma campagne me l'liciteraient de mon mariage, le jour où je leur présenterai mon mari, en leur disant : "Ce gros courtaud dont la tournure est si lourde, dont les pieds sont de si vaste dimension, c'est mon mari ! Ses traits peuvent ne point vous être inconnus, car il est possible que vous l'avez rencontré mendiant, il y a quelques années, sur la route de votre château."

—Joséphine, répliqua Emile d'un ton sévère, trêve de ces plaisanteries inconvenantes. Je redoutais pour vous les résultats de l'éducation brillante et fautive que vous avez reçue près de votre marraine, mais, je l'avoue, quelque loin qu'allassent mes prévisions, elles n'approchaient point de la réalité ! Quoi ! Joséphine, quelques années passées loin de votre famille ont-elles pu vous abuser au point de vous faire oublier la réalité de votre position ? Tu parles en grande dame, ma pauvre enfant, et tu n'es que la fille et la sœur d'humbles marchands qui vivent du travail de leurs mains, trop heureux quand, à force d'économie et de peine, ils peuvent mettre en réserve quelques modiques sommes pour la dot d'une jeune folle comme toi.

—Mon Dieu, mon frère, je ne vous demande ni ces économies, ni ces peines, ni cette dot ; peut-être serai-je assez heureuse pour rencontrer un jour quelqu'un qui consente à m'épouser sans vous demander tant de sacrifices et sans avoir les pieds aussi gros que monsieur François Muller !

—Tu ne peux comprendre tout le chagrin que me valent tes paroles et les inquiétudes qu'elles me causent pour l'avenir. Mets de côté ces folles

bouffées d'amour-propre et réfléchis sérieusement à ce que t'ai dit ; je te laisse jusqu'à demain pour me donner une réponse.

—Ce délai, mon frère, est inutile ; ma réponse sera demain ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle ne cessera jamais d'être : un refus complet, absolu, sans restriction."

Emile, plus triste encore que mécontent, sortit de la chambre de Joséphine et se rendit près de Georges auquel il fit part de l'entretien qu'il venait d'avoir avec sa sœur. Georges partagea toute l'inquiétude et le chagrin de son beau-frère.

"Sans doute, dit-il, Joséphine est charmante, mais, de nos jours, la beauté n'est point une dot, surtout la beauté qu'accompagnent une éducation imprudente et l'habitude du luxe. Elle aurait trouvé près de François l'existence qu'il lui fallait et les moyens de satisfaire ses goûts pour le plaisir et le faste. Insensée ! elle préfère à ce bonheur réel et positif la situation précaire dont elle jouit près de sa marraine ! Je vais aller la trouver, Emile, et peut-être saurai-je la ramener à la raison."

Emile donna son assentiment à cette nouvelle démarche, sans en rien espérer toutefois.

"Venez-vous aussi me proposer un mari, mon cher Georges ? dit Joséphine en voyant entrer chez elle son beau-frère.

—Je viens du moins vous parler de celui que vous refusez.

—Vous voulez donc me faire vous compter parmi mes plus grands ennemis, Georges ; car, je vous le proteste, aucun sujet d'entretien ne peut m'être plus désagréable que celui dont vous voulez me harceler.

—Mon amitié pour vous, Joséphine, me donnera le courage de braver ce mécontentement. Songez-y bien, petite sœur, la fortune s'offre à vous, non pas aussi dorée que vous vous l'avez faite dans votre brillante imagination, mais sûre, mais durable, mais sans rien d'éphémère. Croyez-m'en : ne sacrifiez pas cette réalité au désir de garder plus longtemps, chez votre marraine, la position dont vous y jouissez, et qui n'est après tout que fort subalterne. Il vaut bien mieux, Joséphine, devoir à un mari son bonheur, un bonheur franc et réel, qu'une équivoque hospitalité reçue chez des étrangers. Vous reprochez à François l'aumône qu'il accepta jadis de votre frère ; examinez les choses d'un peu près, et vous serez toute surprise de reconnaître que votre marraine vous fait à peu près l'aumône. Je crains qu'un jour, peut-être, ceux qui vous prodiguent leurs tendresses imprudentes vous les reprochent amèrement. François sort d'une famille pauvre et obscure,

cela est vrai, mais où trouverez-vous des sentiments plus élevés, un cœur plus noble, un caractère plus digne d'être honoré et d'être aimé ?

*A continuer.*

—o—

LE DOCTEUR TRIFONE.

*A mon ami Aug. Durieu.*

Largement payé de son indiscretion, Paolino continua à filtrer le *bol de Palestine*, pendant que Sir William se dirigeait vers la porte de Capoue.

Un seul détail d'intérieur donnera une idée de la moralité du cabinet Bambinelli : les cuillers et les fourchettes de l'établissement sont attachés aux tables par de petites chaînettes de fer ; le service est en plomb, et le vitrage des fenêtres a été remplacé par une application de toile métallique, tissée de façon que tout en laissant filtrer le jour elle serve de rideau à la devanture.

Au moment où sir William posait le pied sur le seuil de ce bouge, une voix fraîche et vibrante de mezzo-soprano scandait, au milieu des bravos et des éclats de rire, le refrain d'une chanson plus que libre.

Sir William entra résolument, et profita de l'attention que la foule prêtait à la chanteuse pour chercher le docteur.

Paolino ne s'était pas trompé.

Trifone était assis à une table, en face d'une sorte de colosse noir, qu'à son costume et à ses mains, sir William reconnut pour être un mécanicien de la marine anglaise.

Une bouteille cerclée de jones, deux gobelets et des cartes posés sur la table. Une courte pipe de terre rouge fumait entre les lèvres du docteur qui semblait étudier, avec l'attention d'un chevalier du lansquenet, le jeu que venait de lui servir son partner.

Les deux joueurs annonçaient leurs cartes en anglais.

Sir William levait déjà un doigt pour toucher l'épaule de Trifone, lorsqu'une réflexion l'arrêta. Il prit dans son carnet une carte de visite au bas de laquelle il écrivit quelques lignes, et il attendit tranquillement pour agir que la partie fut terminée.

Le mécanicien venait de perdre une trentaine de caval, que le docteur empoignait avec une satisfaction véritable, lorsque la carte du gentleman tomba sur la table. Le docteur la prit délicatement entre le pouce et l'index, et l'approcha de la chandelle pour la lire plus à son aise ; quand il eut terminé, une grimace de mauvais humour contracta les muscles de son visage, et ses lèvres grommelèrent un juron étouffé.

"Sir William Wobster ! dit-il en s'adressant au jeune homme.

Le gentleman s'inclina sans répondre autrement.

Trifone arrêta sur lui un regard curieux ; un sourire railleur, releva l'angle gauche de sa bouche, et, frappant du poing sur la table :

"Un gobelet propre, Matta !"

Une maritorne en jupon court posa sur la table le gobelet demandé.

Trifone le remplit jusqu'au bord de vin de Romagne, et, le présentant à Sir William :